Slamer pour faire bouger le regard

Durant ces deux dernières années scolaires, des ateliers slam se sont déroulés à l'Institut Notre Dame d'Anderlecht. En janvier 2015, pour la seconde année, **Pierre de Lune** a demandé à Tonino et Gaspard Herblot d'animer ces ateliers. Les fusillades qui ont eu lieu à Paris s'étaient déroulées entre les 7 et les 9 Janvier. Les ateliers débutaient le 12. Plusieurs mois après, nous sommes allées rencontrer successivement Colin Thayse, le sous-directeur de L'IND, Gaspard Herblot et Manon Marcélis, coordinatrice de **Pierre de Lune** qui avait suivi ce projet.

DU QUARTIER ET DE L'ECOLE

Claire Gatineau : Pourriez-vous raconter où l'école se trouve? Sa réalité ?

Colin Thayse : Le quartier est celui de Cureghem. Il bénéficie d'une des moins bonnes réputations sur Anderlecht. Avec le décret Robin des bois, les écoles sont classées par ordre d'indices socio-économiques. Les écoles de Waterloo, Lasne, sont classées 20, nous, nous sommes classés 1. L'indice socio-économique moyen des gens qui habitent dans un rayon de 5 kilomètres autour de l'école est parmi les plus faibles de Belgique. Pendant longtemps, on a eu principalement des élèves d'origine marocaine. Aujourd'hui, on a de plus en plus d'élèves qui viennent d'Afrique noire, du Brésil, des anciens états du bloc de l'Est. La mixité qui est en train d'apparaître, nous apporte pas mal de bonnes choses au niveau du regard que les élèves ont sur leurs camarades. Ça induit une dynamique très positive.

NAISSANCE DU PROJET

CG : Comment est né cet atelier slam ?

Manon Marcélis : **Pierre de Lune** a une relation particulière avec l'IND. On y a longtemps travaillé en projet extra-scolaire. Une année, on a regroupé plusieurs professeures de français. Elles sont venues avec l'envie de faire du slam, ce qu'on n'avait jamais fait à PdL. Il y avait la volonté de fonctionner différemment, c'est à dire, de ne pas donner des ateliers ponctuels étalés sur toute l'année mais de travailler de manière intensive durant une semaine. C'étaient des classes de 1e et 2e S, donc des élèves qui ont tous doublé, qui ont tous vécu un échec par rapport à l'école. Un ou deux étaient en décrochage scolaire.

C T : C'est un âge extrêmement complexe. Ils sont au démarrage de l'adolescence, ils sont bombardés d'hormones de tous types, donc tout change dans tous les sens, c'est vrai, c'est une réalité physiologique. Ils commencent à se rendre compte de ce qui se passe autour d'eux. Ces jeunes entendent des messages que disent les adultes, les grands frères, les cousins, les gens qu'ils croisent dans la rue. Tout ça se mélange en même temps dans leurs esprits. Ce sont des élèves extrêmement fragilisés et très sensibles.

Jean-Marie Dubetz : Et le choix du slam ?

M M : J'ai senti chez les enseignantes, l'envie de les valoriser et de les faire écrire personnellement, sur une difficulté qu'ils ont pu traverser ou sur quelque chose de positif qui leur est arrivé.

C T : Le premier objectif de ce projet était que l'élève se rende compte de l'importance de pouvoir s'exprimer, de trouver des moyens différents de ceux qui sont habituellement à sa portée. C'était aussi un moyen pour pas mal d'entre eux de sortir de leur coquille, de faire quelque chose qui leur semblerait impossible autrement et d'augmenter la confiance qu'ils ont en eux.

CG : Quel constat avez-vous fait suite à la première année d'expérience ?

C T : Les élèves s'ouvrent, se dépassent, échangent avec leurs enseignants, échangent entre eux et ça permet de créer une dynamique très positive au sein de la classe. Ça permet de remotiver certains élèves. Ces échanges particuliers permettent de rencontrer vraiment la personne. C'est quelque chose qu'on n'a pas souvent l'occasion de faire. Ça permet de comprendre la dynamique de l'élève, les difficultés qu'il rencontre, et parfois de mieux l'aider.

DEUXIEME ANNEE, LES EVENEMENTS DE PARIS

Hélène Cordier : Comment ça s'est passé pour vous ?

C T : On s'est rapidement posé des questions sur la façon dont on allait réagir dans l'école. La chose que nous avons faite officiellement en tant que direction a été de transmettre un courrier aux enseignants, qu'ils étaient libres de transmettre à leur tour aux élèves s'ils le souhaitaient, exprimant notre point de vue, c'est à dire : "A nos yeux nous ne sommes pas Charlie, nous ne sommes pas dans la provocation, mais nous sommes pour la liberté d'expression et nous rejetons toute forme de violence quelle qu'elle soit." On a voulu préserver les enseignants. Ceux qui avaient suffisamment d'aisance face aux élèves n'ont pas hésité à en parler et nous avons invité ceux qui l'étaient moins à éviter d'avoir des discours là-dessus. A part quelques petites provocations, on n'a pas eu de révolte, ni de cris dans les couloirs ou dans la cour de récréation. Je n'en reviens toujours pas aujourd'hui.

DÉMARRAGE DE L'ATELIER

M M : C'est vrai que le matin du premier jour de stage, c'est une des premières choses dont on a parlé, évidemment. C'était la chose dont tout le monde parlait d'ailleurs. Je me suis demandé si ça allait prendre une place dans cet atelier, si ça pouvait prendre une place ? On a été très prudents. On ne voulait pas à tout prix en parler, parce que nous-mêmes, on avait du mal à nous positionner par rapport à l'événement. On manquait de recul. On était trop en réaction. Les élèves, qui sont pour beaucoup issus de communautés maghrébines, musulmanes étaient aussi en réaction, disant : on nous accuse ! C'est sur nous que ça retombe !
Il y avait vraiment une tension.

Gaspard Herblot: Le premier matin, j'ai présenté aux élèves ma vision du slam, les objectifs de la semaine. Quand on a fait un premier brainstorming autour du thème de la carte postale (le thème de PdL cette année), la thématique de ces attentats est ve-

nue, Charlie Hebdo… et j'ai laissé une place à ça. Ce qui ressortait était la même chose que ce que je pouvais lire sur internet. Tout le monde ne l'affichait pas ouvertement mais certains disaient : "Ils l'ont bien cherché", d'autres : "Quand on assassine des gens dans des pays musulmans on n'en parle pas. Là, on a tué quelques personnes et c'est relayé à fond". Et puis après, plusieurs personnes sont venues avec la théorie du complot disant que les attentats servaient des politiques de durcissement sécuritaire.

CG : Est-ce que tu as mis en place quelque chose de particulier par rapport à cette situation ou est-ce que finalement tu as démarré l'atelier de la même façon que d'habitude ?

G H : J'ai laissé un espace pour ça, puis j'ai ramené au travail d'écriture. Après, quand les élèves se sont retrouvés en sous groupes pour approfondir une thématique, c'est revenu sous forme d'allusions dans certains textes. Mais ça n'est pas devenu l'élément central de la semaine.

REMETTRE EN QUESTION L'ATELIER ?

CG : C'est courageux dans un moment si électrique d'avoir maintenu le stage.

C T : Ce n'est pas une question de courage. S'il y avait eu des tensions, c'est peut-être là qu'on aurait pu faire discuter les élèves entre eux.

HC : C'est quand même une prise de risque de laisser l'artiste se retrouver face à une parole qui pourrait tout à coup être submergée d'émotion ou de révolte.

C T : Il n'est pas seul. Il est accompagné d'un enseignant qui connaît bien ses élèves. Mais effectivement, il est aussi exposé à ce genre de choses. Tonino et Gaspard sont deux artistes en qui j'ai confiance. Les échanges que j'ai pu avoir avec eux, m'ont permis de sentir que ce sont des gens ouverts, sensibles, empathiques. Où serait le problème alors ? Ils sont à l'écoute et ils peuvent aussi s'appuyer sur l'expérience des enseignants et leur propre expérience pour faire face à de telles situations. Et si vraiment quelque chose ne se passait pas convenablement, il n'était pas trop tard pour intervenir.

HC : Est-ce que en tant qu'organisateur PdL tu as remis en question le déroulement de l'atelier ?

M M : Non, ça ne me semblait pas être une solution, au contraire. Je voulais continuer à promouvoir l'expression et ne pas dire : finalement on stoppe tout.

CG : Quand tu dis "au contraire", tu veux dire que la violence de l'événement ne devait pas couper la création ?

M M : C'est ça, tout à fait. Ça m'aurait paru injuste.

PEURS

CG : Tu parlais de la tension entre les adultes et les ados ?

M M : Oui, je pense que les enseignantes, et même moi, tout le monde avait un petit peu peur de mettre tout ça sur la table, à nu, sans avoir réfléchi à comment on pouvait amener la discussion de manière intelligente, sans être dans l'émotion. Je pense qu'on était tous très fort dans l'émotion. On a commencé l'atelier comme prévu. Les slameurs sont venus avec le thème de la carte postale, ils sont arrivés avec des mots, comme voyage, avec des choses complétement différentes et c'est vraiment de manière sous-jacente que les événements sont ressortis.

CG : Tu parlais de la révolte des élèves, cette sensation qu'on les regarde de travers.

M M : Ça je l'ai senti, peu à peu. J'ai senti qu'ils se sentaient critiqués par rapport à leur religion, jugés. Il y a eu beaucoup de textes d'ailleurs qui parlaient de la religion. Est-ce que c'était lié aux événements ou pas ? Certains écrivaient : moi je suis fier d'être musulman et je crois en ces valeurs.

JMD : As-tu envisagé un phénomène de leader qui aurait entraîné le groupe à aller dans un seul sens ?

M M : Oui, des leaders négatifs, dans tous les groupes, c'est quelque chose qui peut arriver, qui peut emmener vers des idées bien précises et fermer le débat. C'est un risque. Mais j'ai l'impression que le processus proposé par les artistes essayait à tout prix d'éviter ça. Ils passaient par des chemins qui ont permis à chaque ado d'écrire vraiment ce qu'il avait envie de dire.

CONSTRUCTION DU CADRE

CG : Comment démarres-tu ? Comment quittes-tu l'espace de discussion ?

G H : On a regroupé des thématiques et les élèves se sont mis par petits groupes. Ils les ont creusées pour arriver ensuite à en dégager de plus personnelles. Une fois qu'il y a eu une espèce de vivier de mots, je leur ai proposé différentes portes d'entrées formelles. On les a abordées par la lecture en considérant d'autres textes de différents styles. On est allé voir du côté du rap qui est proche de la poésie au sens où il y a des contraintes métriques, des contraintes phoniques, la versification. J'avais des portes d'entrée autour du souvenir : écrire autour d'un flash, d'un moment fait d'impressions, de sensations qu'on collecte, qu'on regroupe et qui peuvent servir à écrire un texte poétique, en prose ou en vers.
Il y avait aussi le terrain de la description d'une image : dans une image, il y a des couleurs. Le jaune, par exemple, à quel type d'émotion est-il lié ? Avancer par association d'idées…
En gros, le premier jour ça a été : faire naître de la matière et donner des pistes formelles. Essayer aussi de les conscientiser sur le fait qu'on peut écrire comme un reporter, comme un poète. On peut prendre une posture et les amener à faire le choix de la leur.

CG : Sachant que derrière ces consignes, il y avait l'autorisation d'aller puiser dans un terrain intime.

G H : Et justement, j'en reviens au slam : l'idée c'est de donner de soi, d'aller vraiment parler de choses qui nous touchent, essayer de trouver des sujets dont on n'est pas trop détachés, qu'on a envie de porter avec ses tripes. Mais il y a aussi l'autorisation d'être dans quelque chose de ludique, de s'amuser. Ça a donné, par exemple, un texte sur les extra-terrestres et un voyage dans l'espace.
Il y a aussi la notion de prise de parole orale. On écrit un texte qui est destiné à être dit. Donc comment, dans la rédaction, on va prendre en compte tout ce qui est adresse directe au public ? Présentification ? Raconter au présent ou pas ? J'ai essayé de les inciter à prendre tout ça en compte.
Ce qui est difficile, c'est le moment où on se confronte seul à sa feuille. Il y en avait qui partaient tout seuls sans qu'on doive les accompagner, d'autres à qui il fallait donner sans arrêt des pistes pour écrire et même parfois leur écrire une phrase pour leur mettre le pied à l'étrier.

HC : Et à ce moment-là, ils ont accepté les consignes ?

G H : Oui, et puis il y en avait souvent deux, trois qui ne savaient pas encore quoi faire et qui restaient face à leur feuille, qu'il fallait

Illustration : Claire Gatineau

vraiment accompagner individuellement. Par exemple, il y avait un garçon qui n'y arrivait pas du tout et qui restait coincé. Je me suis assis, je lui ai demandé : "Tu viens d'où ? Quand est-ce que tu es arrivé ?" "Je suis arrivé du Niger en juin 2012." "Qu'est-ce que tu as vu en descendant de l'avion ?" "J'ai vu ça, j'ai vu ça…" "Qu'est-ce que vous avez fait ensuite avec tes parents ?" "On est allé là." "Pourquoi vous êtes partis du Niger ? De quoi te souviens-tu de là-bas ?"… J'ai noté ses réponses. Je lui ai demandé de lire et il a lu en pleurant. Il n'en avait jamais parlé à personne.

L'ESPACE DE L'ART A L'ECOLE

CG : Tu convoques des choses intimes dans un cadre, l'école, qui a plutôt tendance à les mettre à distance.

G H : On leur dit que c'est vraiment l'occasion de sortir de ce cadre-là, de donner autre chose.

CG : Et en même temps il faut pouvoir l'exprimer dans un espace collectif, sous le regard des autres.

G H : Il y a ce passage entre ce qui est écrit sur la feuille et ce que je vais oser partager avec le groupe, et ça c'est très difficile. Ce sont des choses gardées, qui d'un coup sont partagées. Il faut créer un climat de confiance, former une petite famille au sein de la classe. Créer un cadre dans lequel ils se découvrent et crever des abcès.

CG : Les outils littéraires permettent de mettre une distance ?

G H : Oui, et en même temps, la jeune fille qui est venue parler de la violence de son père, l'a fait de manière crue, très directe. Elle est venue le dire devant toute la classe. C'était proche du journal intime, mais ça lui a permis de s'en décharger et de s'en séparer.

HC : Et tu lui amènes la conscience de ce qu'elle est en train de faire ?

G H : Oui, je lui ai demandé si elle voulait vraiment partager ça. Pour moi c'est bien que ça puisse prendre cette place là, qu'on ne se protège pas toujours. Je les responsabilise et c'est eux qui prennent la décision de partager ou non cet intime.

HC : Est-ce que tu as remarqué chez les autres un impact de ce dévoilement ?

G H : Ça a créé du rapprochement. Ça a créé forcément de la compassion et il y a des rapports qui se sont assouplis.

HC : Il y a l'espace un peu particulier de l'art à l'école. On demande quelque chose de paradoxal : faire émerger une parole inhabituelle, dans le cadre scolaire.

C T : Je suis tout à fait d'accord avec le fait que le contexte soit très particulier et très paradoxal, c'est le mot que vous employez. Quelles sont nos attentes ? C'est de continuer à être confronté à quelque chose de différent. C'est très bien qu'ils se trouvent dans des situations paradoxales justement, dans des situations où ils doivent trouver en eux, en leurs camarades ou en leurs accompagnateurs, les ressources qui leur permettront de se développer et d'appendre.

HC : Ça leur permet de déstabiliser un peu leurs aprioris sur l'école ?

C T : On essaie de faire d'eux des citoyens participatifs, responsables et indépendants, et en même temps, on leur demande de respecter un système, de ne pas nécessairement se poser de questions. Donc, on a des missions paradoxalement antonymes. Nous, dans le cadre, on peut facilement les former, leur apprendre une discipline, la rigueur… etc, et l'atelier slam leur permet d'avoir aussi l'aspect un peu frondeur, poseur de questions et je pense que c'est essentiel, ça contribue à accomplir notre mission.

CG : En réfléchissant, on a dessiné des graphiques avec des ensembles : il y a le slam, Pierre de Lune, l'école avec la direction, les élèves, les profs et il y a un endroit où tout se croise. On tente d'y laisser vivre ce côté frondeur, poseur de questions, inventeur, de le faire tenir dans un cadre commun celui de l'école. C'est vrai que c'est un moment très particulier parce qu'il faut parvenir à un équilibre entre tous ces éléments en présence.

C T : Ce genre d'activité n'est pas une liberté totale mais au moins c'est un espace où on pousse à être déstabilisé et à regarder les choses d'un autre œil. Je pense que c'est essentiel.

SORTIR DES CLICHÉS

G H : Certaines filles ont amené le thème des religions. Elles souhaitaient que l'on dépasse ces clivages de communautés, le schéma simplificateur guerre Islam-Occident et souhaitaient rappeler que l'Islam, au fond, est un message de paix. L'idée est venue qu'il fallait se battre ensemble pour créer la paix. Ça peut paraître paradoxal de le dire comme ça mais il faut faire des efforts en nous-même et entre nous pour désamorcer les mécanismes qui mènent à la violence. Il y avait clairement la volonté d'un message de paix et de raison. Mais il y avait aussi une rancœur qui s'exprimait à travers des textes sur le racisme. Les filles surtout y témoignaient la souffrance du regard qu'on porte sur elles. Elles ressentent, dans le regard des autres, une pression liée à leurs origines. Les garçons aussi disaient qu'ils ressentaient fortement les aprioris. C'est ressorti en fin d'année, aux présentations au Botanique, au moment de la rencontre avec les autres écoles. Les profs ont remarqué un complexe de leurs élèves et la crainte qu'ils aient un moins bon niveau de langage que les autres. Ils ont été impressionnés par les groupes de théâtre qui connaissent mieux leurs textes.

HC : Comment faites-vous pour lutter contre ces aprioris ?

C T : En arrivant dans cet établissement, c'est quelque chose que j'ai fort mesuré: l'apriori. On a beau se dire ouvert, tant qu'on ne s'est pas confronté aux personnes, on a des aprioris terribles. Pendant longtemps, c'était difficile de ressentir ça.

G H : Je pars du principe que chacun a une grande richesse à partager. Je sais qu'il y a chez eux de la sensibilité. J'ai pas mal d'amis marocains et breakeurs et je connais la manière dont ils se sentent perçus. J'arrive à montrer aux élèves que j'en suis conscient et je reconnais que c'est vrai, il y a une discrimination qui existe, mais on peut la dépasser par l'attitude et le rapport à autrui. J'essaie donc de créer un climat d'humanité et de dépasser les côtés scolaires et discriminatoires. Ça ouvre un espace où l'on peut vraiment échanger, se livrer, se re-rencontrer, s'autoriser à dire des choses…

FAIRE BOUGER LE REGARD

CG : Est-ce que, dans les textes des jeunes, tu as entendu des voix différentes, d'autres manières de dire ?

M M : Certainement, en une semaine, il y a eu une évolution dans leur manière de voir les choses. C'est à ça que ça sert, l'art à l'école.

CG : Et tu crois que la technique littéraire qui nous oblige à choisir des mots et à les mettre dans un

ordre plutôt que dans un autre, à leur donner du rythme, peut aider à affiner une pensée, un positionnement ?

M M : C'est une manière de le faire oui. Je me retrouve devant une page blanche et il y a un moment de questionnement sur ce que j'ai envie de dire, quel mot je vais choisir pour le dire. C'est quelque chose que les slameurs ont vraiment essayé de travailler avec les élèves. Ce n'est pas forcément évident parce qu'ils ont tendance à écrire comme ils parlent et c'est difficile de retravailler ensuite, de réfléchir à ce choix des mots.

HC : Qu'est-ce qui fait moteur pour toi dans un moment comme ça ?

M M : C'est ce qui fait moteur au quotidien à Pierre de Lune : pouvoir s'engager dans ce projet collectif. Même si c'est un projet d'écriture personnelle, c'est aussi un projet collectif, de partage de l'écriture, de la parole de chacun. C'est un partage, une mise en danger devant l'autre. Ce sont des choses, justement, à mettre encore plus en avant dans ces moments-là. Ils ont travaillé ensemble, chacun a écrit un texte, y a mis des choses en lesquelles il croit. "Peut-être que toi tu n'es pas d'accord avec ce texte, peut-être que tu n'es pas d'accord avec mon avis, mais on est en train de le partager." Il n'y a pas rediscussion des textes. Je ne sais pas si c'est un manque ou pas. Il y a un parti pris des artistes de ne jamais remettre en question ce qui a été écrit, les choses sont entendues mais ne créent pas un débat.

CG : Ça voudrait dire que les textes ne sont pas commentés comme étant bien ou mal, mais poussés dans une direction littéraire ?

M M : Rediscuté dans la forme, oui.

CG : Ça me fait penser à un rapport polyphonique à un événement, plusieurs voix parlent d'un même temps, à un même moment.

M M : J'écris de là où je me trouve en ce moment, que ce soit en rapport avec les événements ou pas.

HC : Est-ce une des missions de l'art à l'école ?

M M : Pour moi oui.

G H : Ce qui est délicat dans l'art à l'école, c'est de savoir où sont les limites de ce que l'on peut exprimer en atelier slam. Il y a une violence qui est vécue par les élèves vis à vis de l'institution scolaire et parfois dans le rapport prof/élèves. Cette oppression-là, ce manque de liberté, comment peut-il s'exprimer, dans le cadre de l'art à l'école ? C'est clair qu'il faut mettre des limites. Il y a quand même des zones où l'on ne pourra pas aller. Dans le slam, il y a une culture de la contestation contre l'institution qui peut être faite parfois bêtement, parfois intelligemment. Mais ça met le doigt sur de vrais dysfonctionnements, des vraies injustices et des choses à réinterroger et à remettre en question. Et là dans ce cadre, c'est délicat.

CG: Ce sujet est mis de côté. C'est un peu tabou.

G H : J'admire tous les profs qui ont le courage de faire leur boulot. Mais il y a une violence, et ils la transmettent parfois sans arriver à sortir de ce mécanisme. Ça crée un vrai enjeu, à tout atelier artistique, de venir à certains endroits pour y retrouver du dialogue. C'est super délicat. Ce dialogue tente de mettre fin à une relation de pouvoir qui s'est instituée et qui est nécessaire ou pas. Pouvoir installer un vrai dialogue tout en restant dans le respect et en ne désamorçant pas les relations de hiérarchie qui ont été mises en places.

CG: On ne va pas changer l'organigramme ni l'organisation mais on va peut-être changer le regard. Ce que disent les enseignants, c'est que, d'un seul coup, ils ont vu un élève comme ils ne l'avaient jamais vu, et, alors qu'ils pouvaient se braquer sur lui, ils ont perçu quelque chose qu'ils n'auraient jamais pu imaginer.

G H : Mais, pour les profs, c'est plus dur de montrer un autre visage. Ça peut casser la notion de hiérarchie, la distance nécessaire. C'est la question de la mise en danger. C'est ça qui est difficile: réussir à instaurer un cadre en respectant la notion de hiérarchie.

VIOLENCE

G H : Quand on commencé les ateliers slam la seconde semaine, il y a eu les attentats à Verviers. Ils mettaient à jour des réseaux de djihadistes en Belgique. Dans le quartier, des gens ont été interpellés. Certains élèves entendent autour d'eux des discours pro-djihadistes. C'est là, à côté de nous, présent, et en même temps, c'est très délicat d'en parler, de percer les abcès. Certains pensent que les Etats-Unis ou l'Europe amènent dans les pays africains cette violence et que leur domination doit cesser… qu'il est temps que cela se renverse et que ça va se faire dans la violence. C'est présent chez les jeunes, ça circule et ce n'est vraiment pas évident de trouver des arguments valables pour désamorcer ça.

HC: Est-ce que vous pensez que l'atelier slam a permis de canaliser une certaine violence par rapport aux événements?

C T : C'est moins la question d'avoir réussi ou non à enrayer la violence mais bien de savoir si nous sommes parvenus à les faire s'interroger sur l'utilisation de la violence. Et moi je pense que oui.

G H : La violence prend sa source dans le manque de communication, de choses que l'on n'arrive pas exprimer. L'atelier slam a une vocation pacificatrice. Il permet de parler de choses dont on ne parle pas forcément. Ça permet de créer du rapprochement ou de se décharger de tout ce qu'on ne peut pas exprimer. Il y a une fonction cathartique.

Hélène Cordier, Claire Gatineau.

Scénario : Didier Poiteaux. Illustration : Nicolas Viot